ÉPISODE LITTÉRAIRE

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DES OUVRIERS

DE LA PENSÉE

RELATIF AU

TESTAMENT MÉDICAL ET PHILOSOPHIQUE

DU Dr DUMONT (DE MONTEUX)

DERNIER MÉDECIN PÉNITENTIAIRE DU MONT-SAINT-MICHEL

DEUXIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE

DE MARCEL COUSSOT



PARIS

E. LACHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

4, Place du Théâtre-Français, 4.

1870

ÉPISODE LITTÉRAIRE

ÉPISODE LITTÉRAIRE

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DES OUVRIERS

DE LA PENSÉE

RELATIF AU

TESTAMENT MÉDICAL ET PHILOSOPHIQUE

DU Dr DUMONT (DE MONTEUX)

DERNIER MÉDECIN PÉNITENTIAIRE DU MONT-SAINT-MICHEL

DEUXIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE

DE MARCEL COUSSOT



PARIS

E. LACHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

4, Place du Théâtre-Français, 4.

1870

PRÉFACE

« Mon dévouement aux souffrances pu-
» bliques (1832 et 1849 — choléra), et mon
» amour pour la science m'ont tué...

. . . .

» Ah! ma pauvre femme !...
» Mon Dieu ! et vous ici-bas qui avez
» quelque affinité pour le malheureux Du-
» mont, ayez pitié de lui ! »

(*Lettre à* Marcel Coussot ; *nuit du* 29 *mars* 1869.)

I

La plume tomberait de ma main devant cette épigraphe, prise à l'auteur du *Testament médical* lui-même, si je ne sentais dans ses lignes désespérées un reflet de défaillance accidentel, fréquent peut-être, mais jamais radical.

Eh quoi ! Dumont, vous, l'homme frêle, à l'âme aciérée, vous, le lutteur incomparable, vous rugissez sous la griffe du vautour...

Vous qui, durant quinze années, avez dis-

tillé goutte à goutte la quintessence de la nicotine sociale, vous faibliriez ?

Vous faibliriez, à l'heure où les maîtres du genre et les oracles de la science ont applaudi votre œuvre, criant au vertige et murmurant : « *Cela est une vérité poignante !* »

Vous faibliriez, quand vous avez saisi le présent et l'avenir de l'aspect de ce fantôme mystérieux : la NÉVROSE ?

Vous avez rendu visible un spectre timbré d'hallucination, et fait palper un étrange fluide aux sceptiques enragés de monomanie ; vous avez retiré du domaine de l'hypothèse un fait douloureux entaché d'influence surnaturelle, en livrant à la science un cas *frappé d'exorcisme,* et vous faibliriez ?

Il est donc bien rigoureux le *secret* dans lequel votre tourmenteur maintient votre talent si sympathique, puisque vous ne pouvez livrer carrière à votre plume, et mettre la main à ces nouvelles œuvres dont vous me parliez : le *Médecin des Prisons*, les *Considérations médico-sociales sur l'Infanticide*, etc. Ces œuvres sont mûres dans votre esprit, et vous, qui possédez toutes les élégances de la forme,

vous ne pouvez, échappant à l'engouement cérébral et au vertige, laisser courir sur le papier le dispensateur de vos richesses? Cependant, je ne puis que vous redire avec quel empressement nous recevrions ces études promises.

Le *Testament médical,* vous ne l'ignorez pas, est aujourd'hui une sorte d'évangile; car bien des névrosés, — Dieu seul en sait le nombre! — se sont rejetés avec amour sur cette partition, où les douleurs incomprises, se condensant en notes déchirantes, montent comme une hymne du purgatoire terrestre. Mesurez-vous d'ici l'épouvante de ceux qui, affranchis par un tempérament favorable, des cruelles réactions auxquelles leurs frères sont assujettis, lisent ces phrases palpitantes, où tout un monde de damnés méconnus, se tord dans des flammes dont ils ne soupçonnaient pas les ardeurs.

Courage, victime du dévouement à la cause humanitaire, dont l'unique récompense ici-bas est le supplice! O vous qui portez tant de croix — et auquel manque la seule *que vous ayez méritée,* — songez aux nombreuses amitiés qui vous font cortége.

Vous savez bien que ce ne sont pas des admirations complaisantes qui se sont évertuées à louer votre œuvre capitale ; ce sont des esprits supérieurs dont la compétence légitimée par une réputation acquise, ne permet pas de suspecter le témoignage. Tout a été apprécié dans le *Testament,* et la nouveauté du fond et l'originalité de la forme. On vous en a su gré ; car, il vous a fallu plus que du courage pour étaler aux yeux des profanes les misères du foyer. La vanité humaine, je le sais, répudie cette hardiesse philosophique. Ceux qui souffrent l'avouent difficilement, leur amour-propre s'y oppose avec énergie et s'il n'y eût eu, dans votre but, *qu'une question personnelle*, certes, vous n'auriez pas surmonté cette répugnance.

Si vous n'êtes pas isolé dans votre succès, vous ne l'êtes pas non plus dans vos souffrances, car la névrose qui vous étreint fait partiellement de nombreuses victimes. Cette maladie *de la civilisation* sévit partout, et j'ai reçu à ce sujet, en causant de votre livre, bien des confidences douloureuses. Son intensité varie. Elle agit particulièrement sur telle personna-

lité, généralement sur telle autre, et le dernier mot de ses effets est unanime : *elle désespère !*

La plus grande partie des suicides lui doivent la rage suprême qui porte l'être humain à devenir rebelle au plus invincible des instincts, l'instinct de la conservation !

Il ne faut donc pas méconnaître la vérité de votre dure prophétie; plus nous allons, plus les supplices du genre de celui que vous subissez menacent notre espèce.

Ce que je viens de développer justifie le choix de mon épigraphe.

J'ai saisi à bon escient ce passage d'une lettre où, sous l'empire de votre tyran familier, forcé d'interrompre une discussion serrée sur un sujet qui intéresse singulièrement votre esprit, vous succombiez sous une dépression désolante.

Qui oserait vous blâmer? Ce cri du cœur n'échappe point à une irritation ordinaire, et vous subiriez bien des impatiences avant de vous révolter avec autant d'énergie. La franchise des misères développées dans votre *Testament médical* autorisait ma citation. En effet, ne faut-il pas, malgré les tours de force

incessants de sa patience, que l'homme apparaisse de temps à autre et malgré lui, dans une série de tourmentes comme celles qui vous sont dévolues ?

II

Vous vous êtes attristé, cher docteur, d'un étrange paradoxe de Victor Borie dans le *Siècle* : cette boutade n'est-elle pas le grognement d'un richard né dans un plantureux héritage, plutôt que la réflexion d'un penseur arrivé, qui doit ses succès à sa persévérance ou à son talent?... Vous nous rappelez qu'il a écrit en toutes lettres :

« Quant aux génies méconnus, qui n'ont
» ni l'argent nécessaire pour éditer leurs chefs-
» d'œuvre, ni la confiance d'un éditeur, je n'y
» crois guère, pas plus qu'aux talents étouffés
» par la jalousie. Celui qui a quelque chose
» dans la tête ou dans le cœur, saura toujours
» se faire connaître et prendre d'assaut sa place
» au soleil si on ne la lui donne. »

Qui donc a donné la place à M. Borie, ou comment l'a-t-il subtilisée ? Je n'en sais rien...

M. Borie bien repu ne comprend pas la famine, et s'il fait si bon marché des difficultés entravant le génie, c'est qu'il n'a jamais été à même de les analyser.

Il en est d'autres, dont la mémoire des hommes conservera le nom au-delà des souvenirs dus à M. Borie, et qui sont morts comme Moïse, au seuil de Chanaan ; que M. Borie ne veuille pas y croire, cela nous importe peu, cela est, néanmoins. Nous savons que le génie se délecte rarement sur les velours de ce monde, et que les élus de la première béatitude, au contraire, y jouissent par anticipation du paradis promis à leur éternelle indolence.

Laissez M. Borie se prélasser dans sa quiétude privilégiée, et félicitons-le d'avoir toujours vu tout en rose.

Ce n'est pas pour les chanoines du même chapitre qu'est écrit le *Testament médical,* non plus que ce complément, *Episode littéraire pour servir à l'histoire des ouvriers de la pensée.* M. Borie n'est point compris dans cette sorte de classement. Ce qu'il fait importe peu à la gent spiritualiste, il ne se

trouve passé maître que dans la coterie matérialiste des engraisseurs seulement !

Peut-on avoir le soupçon d'une sensibilité nerveuse, quand on ne palpe avec orgueil que les couches d'axonge analysées ou produites par la science ? Engrais ! engrais ! tel est, du reste, le drapeau hautement levé de M. Borie; nous l'abandonnons aux concours agricoles, mais qu'on nous permette de récuser sa compétence improvisée et prétentieuse sur d'autres sujets.

Ce n'est ni Hugo, ni Féval, ni Michelet, ni Renan, ni Champfleury, ni Süe, ni Gozlan, ni bien d'autres, qui céderaient ou eussent cédé au cynisme d'un tel blasphème !

Il n'y a que M. Borie, oracle intelligent, qui soit assez *satisfait* pour nier l'étisie ; le plomb ne peut pas résonner comme l'airain, doit-on lui en vouloir d'ignorer ou de douter qu'il y ait des métaux plus sonores ? — Il y en a, cependant.

Et c'est à ces derniers que s'adresse votre œuvre.

Vous n'avez pu concevoir la pensée de faire vibrer les masses obèses, béates et insensibles,

puisque cet opuscule est surtout dédié aux malheureux dont la lame de trempe supérieure dévore le fourreau, dont la pensée ronge la matière, à ces élus du génie qui savent à leurs dépens — ce que le bienheureux Borie ignorera toujours — où mord le rostre aigu de l'étincelle divine.

Ah ! c'est une noble entreprise, croyez-le !

Et il n'est pas superflu de bien établir, une fois de plus, que l'abeille travaille et meurt souvent à défendre la proie que le frelon digère. Si le sort en est pour longtemps encore dévolu à ces pionniers éprouvés, consolons-les de notre sympathie.

Laissons le frelon dans sa quiétude, mais qu'il ne vienne pas bourdonner à nos oreilles ses murmures égoïstes, lorsqu'il nous plaît à nous de peindre l'agonie des victimes dévouées auxquelles il doit ses loisirs.

Et si nous le surprenons, comme dans le cas actuel, en flagrant délit d'injustice et d'ingratitude, ou simplement de susceptibilités intuitives, ne craignons jamais de le lui reprocher,

III

Le plus cruel ennemi du névrosé est le sceptique, et il est très-difficile à un *luron* qui se porte bien d'admettre qu'un homme soit malade, s'il n'est lui-même cloué sur un lit d'angoisse. Il faut une supériorité d'observation toute spéciale pour échapper à cet optimisme; c'est ce qui explique de suite le milieu élevé dans lequel votre chef-d'œuvre a rencontré, je le répète, sympathie et créance, sans qu'on doive l'attribuer à un sentiment de commisération qui ne serait pas conscient. Pour les autres, une douleur ne saurait exister sans apparence, on ne croit pas qu'un être bien constitué, sans paralysie, sans fièvre, puisse sérieusement souffrir, et quand on n'ose le traiter de fou, on l'intitule bien volontiers : *maniaque*... Nous qui, sans parti pris d'engouement, recherchons surtout les misères psychologiques auxquelles nous nous intéressons autant que le médecin ordinaire s'intéresse aux douleurs physiques, nous qui possédons un sens de tact d'une sensibilité dou-

loureuse, immense, une sorte de miroir réfléchissant toutes les tortures inhérentes à la double nature de l'homme, nous avons saisi de suite votre livre, et aperçu, à l'œil nu, les horizons pathologiques que vous déroulez comme un panorama tout le long de votre ouvrage menaçant et terrible. C'était l'enfer du Dante, l'incarnation de l'inconnu, le mystère rendu palpable de l'*atra cura* et des autres maladies noires, ignorées de M. Borie, mais connues par d'autres, maladies indéfinies, spleenitiques, les champs de la science ouverts à des notions en quelque sorte superstitieuses, les horizons sans bornes étalés à des regards aveugles, jusqu'à ce jour.

Et ce n'est pas l'alphabet timide d'une langue inconnue ou mystique qui s'y développe, c'est un dictionnaire complet, une encyclopédie véritable, une syntaxe entière dans laquelle une personnalité uniquement martyrisée a dénombré les formules algébriques de tous les symptômes, les raisons absolues de toutes les règles, la phraséologie démoniaque de tous les motifs; révélé, enfin, le dernier mot je ne dis pas d'une agonie, mais d'une torture incessante.

Cher docteur, vous avez créé un genre; aussi, nouveau Prométhée, expiez-vous au centuple le vol du secret surpris à la mystérieuse étincelle, le vautour ronge vos entrailles, mais votre récompense sera dans le sentiment de gratitude que se transmettront de siècle en siècle, les natures déshéritées.

S'il est quelque chose qui puisse vous consoler, c'est la certitude de laisser des apôtres. — Gardez-la bien.

MARCEL COUSSOT.

Paris, 31 *octobre* 1869.

OPINION DE Mme ANAÏS SÉGALAS.

Citons le texte de cette muse chez laquelle, selon l'expression de Léo Lespès, la Renommée est venue s'inscrire sans jamais prendre congé, et que plusieurs journaux ont reproduit :

« Me voici, dit-elle, maintenant fort embarrassée avec le *Testament médical* de M. Du-

mont, de Monteux. Quoique j'aie dans ma famille un savant et célèbre docteur, il n'a pas jugé à propos de me transmettre un peu de sa science, et je ne suis agrégée à aucune Faculté. Fort heureusement, le *Testament médical* est tellement remarquable par la forme et par l'éclat du style, qu'il rentre dans le domaine des œuvres littéraires.

» Ce livre est à la fois l'histoire d'*une âme et d'une maladie* qui la bouleverse; cette maladie nerveuse, étrange, qui n'effleure même pas la raison et lui laisse toute sa lucidité, se loge pourtant dans le cerveau : c'est une sœur jumelle de l'imagination, et elle habite la même maison que la folle du logis.

» Cette surexcitation de cerveau a de si curieux détails, elle se mêle si bien à toutes les nuances, à toutes les impressions de ce pauvre cœur humain, que Balzac eût tressailli de joie s'il l'eût connue; l'habile observateur se serait empressé de l'habiller en roman, et eût été aussi heureux qu'un médecin en chef d'un hôpital qui étudie une maladie nouvelle.

» M. Dumont, de Monteux, qui, lui aussi,

est un grand écrivain, nous dépeint ses souffrances avec cette analyse minutieuse et brillante qui donne de l'intérêt aux choses les plus abstraites; c'est de la médecine psychologique. On se demande s'il tient une plume ou un scalpel, si c'est un médecin ou un romancier : les médecins le réclament pour un des leurs, et *nous le reconnaissons pour un des nôtres*.

» C'est une âme qui se raconte, qui dramatise ses douleurs pour les faire écouter, car le public veut que la torture même ait une forme pittoresque : il faut parler de ses souffrances en beau style pour y faire compatir, il faut bander sa plaie avec une étoffe pailletée, et certes, ce ne sont pas les broderies d'or qui manquent au style de notre poétique docteur. A chaque instant, sa pensée est mise en relief par une expression neuve qui jaillit tout à coup, comme par exemple, lorsqu'il appelle la prière un *monologue fait à la face de Dieu*.

» Tout en nous initiant à ses souffrances physiques et morales, M. Dumont nous raconte sa vie avec ses divers incidents, ses

tristesses, ses pérégrinations; c'est une double relation de voyage, où l'on suit l'auteur à Malte, à Smyrne, à Constantinople et dans les abîmes du cœur humain, où les voyages offrent tant de difficultés! Il n'est permis qu'aux penseurs et aux observateurs comme lui d'être les touristes de l'âme.

» Au résumé, l'ouvrage tient beaucoup plus qu'il ne promet aux gens du monde, et ils auraient grand tort de s'effrayer de ce titre : *Testament médical*. Je ne vous dirai pas que M. le docteur Dumont, de Monteux, nous dore les pilules, c'est tout le contraire; c'est l'enveloppe qui fait craindre un peu d'amertume, c'est l'or qui est en dedans. »

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Il y a des multitudes de névrosés qui souffrent, gémissent, mais se taisent... et qui auraient cependant besoin d'être consolés! C'est pour eux que M. Dumont (de Monteux) a raconté son douloureux martyre, et il a eu raison! d'autant plus raison, que ces maux ont pour origine un grand dévoûment professionnel sur le terrain épidémique. Cette autopsie de lui-même, accomplie sous les tressaillements de la chair vivante, est la démonstration la plus complète de la nature de l'hydre sans cesse renaissante, qui se nomme *la douleur morale*.

Souffrir, voilà le lot de l'humanité; mais souffrir sans relâche, voilà celui de l'homme civilisé, celui du névrosé des temps modernes.

Nous parcourions hier, comme comparse,

les salons splendides d'un des puissants de la terre; nous avions peine à fendre les rangs pressés des milliers d'invités; l'œil était enchanté de la beauté des fleurs, de l'éclat des lustres, de la variété des parures, des magnificences de la fête; mais dès qu'il regardait les spectateurs avec la lumière rétrospective du passé, il changeait aussitôt d'expression. Comment aurait-il pu conserver son éclat, sa sérénité, en apercevant si distinctement, à travers l'air souriant et les manières polies de ces hommes, les angoisses de leur propre cœur? Le pouvoir perdu au moment où il semblait le plus affermi; la lettre blessante qui chasse, sans réponse possible; la distinction honorifique accordée à un rival, dont la présence glace; l'emploi mérité, donné à une intrigue ou à un service douteux; la fortune se dérobant sous les pieds avec les besoins continuels du luxe; les adulations forcées devant les maîtres, qui se courbent à leur tour pour courir après de plus puissants qu'eux; les blessures sans nombre faites à la dignité humaine, pour être quelque chose dans ce monde, ne sont-ce pas là des échantillons fidèles de quelques-unes

des causes qui multiplient parmi nous le nervosisme?

En décrivant d'une manière émouvante et si courageuse l'historique de sa maladie, M. Dumont a signalé l'influence des bouleversements politiques, de la surcharge du travail corporel, des abus de l'étude intellectuelle, des préoccupations de la vie quotidienne, des soucis à l'égard de ses proches, sur la production de l'exagération nerveuse. Il a aussi montré qu'on pouvait lutter contre le mal, en s'appuyant sur les sentiments généreux : c'est là, en effet, que sera toujours le salut des sociétés. La science, la gloire, l'industrie, l'or, feront de grandes choses, mais les nations ne vivront qu'autant que leurs citoyens aimeront la patrie et suivront les lois éternelles, lois du juste et du droit. Le nervosisme, qui fait aujourd'hui tant de progrès, ne sera combattu avec efficacité que si l'on prend pour guides Dieu et la charité.

On demandait à un savant de laisser de côté dans les questions scientifiques le mot AME, ce qu'il refusa ; si la même question nous eût été adressée, nous eussions répondu :

« Jamais l'idée qu'implique ce mot ne nous a paru plus consolante et plus enracinée dans notre esprit que, lorsque célébrant un mariage *in extremis* (1), nous avons vu le prêtre terminer la cérémonie que nous avions commencée. »

. . . .

De toutes les choses de ce monde, les seules qui grandissent au moment de la mort chez les organisations sensibles, impressionnables, aimantes, sont Dieu et le bienfait à ses semblables. N'est-ce pas la pensée du *Testament médical?*

A. BRIERRE DE BOISMONT.

Paris, 25 janvier 1867.

(1) M. le Dr Brierre de Boismont est maire-adjoint du vingtième arrondissement. Le *Figaro,* qui ne plaisante pas toujours, a raconté, par la bouche de M. Lapalus et dans le même esprit, un mariage semblable accompli dernièrement à l'hôpital Necker.

ÉPISODE LITTÉRAIRE
RELATIF AU
TESTAMENT MÉDICAL
DU Dr DUMONT (DE MONTEUX)

Væ nervosis!...

I

L'auteur commença son livre en 1847, au retour de ses voyages avec le maréchal Sébastiani; sans les conditions si exceptionnelles où il s'est trouvé, il lui aurait fallu environ six mois pour l'accomplir, tandis qu'il lui a fallu près de quinze années!... C'est qu'il avait à lutter contre tout et contre tous :

Dysgraphie cérébrale, à laquelle vint s'adjoindre plus tard la dysgraphie oculaire;

Phénomènes généraux de l'état nervosique;

Préoccupations incessantes de la vie quotidienne;

Epidémies;

Bouleversements politiques;

Soucis à l'égard de ses proches;

Blâme de la part de sa compagne, qui ne voulait point qu'on mît au grand jour les misères de son foyer et surtout, qu'il fût parlé d'elle.

M. le docteur Perrin, dans son compte-rendu à l'Académie des Sciences de Lyon, a parfaitement expliqué ce désaccord, en disant : « Mon malheureux

» confrère a dû, par les nécessités de son cœur,
» non moins que par celles de son œuvre, restituer
» à sa femme, dans le drame écrit, le rôle qu'elle
» avait rempli dans le cours de l'action réelle...
» Et cette femme, s'est alarmée à l'idée d'une expo-
» sition publique de son individualité. »

De tous ces obstacles, le moins surmontable, était l'engouement vertigineux par lequel la pensée ressentait, comme elle le fait aujourd'hui avec plus de persistance encore, tant de difficultés à se produire. C'est cet état erratique, si capricieux dans ses manifestations, si peu appréciable de la part des cliniciens et des physiologistes, qui constitue, depuis si longtemps, son supplice mental, et réduit les productions de son intelligence à des proportions si minimes. Sans ce symptôme, il aurait gravi, plume en main, à ses propres clartés névropathiques, certaines hauteurs de la philosophie médicale qui, pour être atteintes, demandent un sens supplémentaire... Et ce sens, n'est-il pas des modifications morbides qui l'engendrent à l'égal des excitants, où bon nombre de littérateurs et d'artistes de notre époque retrempent leurs facultés, et quintuplent leur génie?

Lorsqu'il arriva au Mont-Saint-Michel, en 1852, sa rédaction n'en était encore qu'à l'origine, suspendue qu'elle avait dû être par les événements qui font

l'objet du dixième et dernier Livre. Il la reprit et y travailla environ deux heures par jour, moyenne par laquelle on a la limite de ses forces; mais bientôt il fut arrêté par l'aridité du lieu, par l'isolement moral, par les émotions et les tristesses du rôle humanitaire qu'il avait à remplir.

En effet, il sentit poindre, puis se développer les phénomènes ganglionnaires qui, arrivés à leur apogée, le contraignirent, en 1854, à partir pour Paris. Il sut plus tard que, dans ce moment même, Gérard de Nerval se débattait dans une agonie pareille à la sienne; agonie que le poète termina par le suicide. Hélas! peut-être se sont-ils rencontrés et coudoyés sans se douter de la terrible analogie qui existait entre eux sous le rapport de la souffrance. Que ne se sont-ils reconnus! car Dumont, le plus patient, par conséquent le plus fort, l'aurait amené sur son roc, lui aurait offert la moitié de son pain et, peut-être, aurait-il conservé aux lettres ce charmant esprit, cette âme si loyale et si tendre.

Vers le même temps, Schumann, fou de désespoir, se jetait dans le Rhin; tandis que Silvio Pellico, calme et résigné, mourait avec toutes les espérances de la foi chrétienne.

Ce voyage, joint aux vives preuves d'intérêt que lui donnèrent des amis dont il s'était forcément éloigné, et qui avaient à leur tête Amédée Latour,

rétablit notre névrosé à peu près dans sa voie habituelle; si bien, qu'il écrivit à celui-ci : « Après
» m'être tant et si légitimement plaint, je manque-
» rais à un devoir de cœur, si je ne vous apprenais
» que je suis à cette heure dans un état très-suppor-
» table, car le mystérieux accord qui unit l'être
» moral à l'être physique a été reconstitué chez
» moi : merci, mille fois, de la part que vous y
» avez prise. »

Disons qu'il perdit dans ce voyage les prestiges attachés à la renommée; et cela par une circonstance toute fortuite. Passant sur la place du Panthéon, il avise sur la façade de la Bibliothèque *Sainte-Geneviève*, les noms plus ou moins illustres qui s'y trouvent incrustés, mais qu'il ne peut parfaitement lire. Il entre dans l'intérieur, et aperçoit des peintures à fresque représentant de petits personnages qui, de son point de vue, lui font l'effet de marionnettes. C'étaient Voltaire, Rousseau, Bossuet, Lafontaine, *de plebe deos,* comme parle Ovide. Alors les *Eloges* de Vicq-d'Azir lui revinrent à la pensée; oraisons, où à chaque page il s'agit de la postérité... de la gloire immortelle réservée aux grands hommes... et il sentit tomber sur son front comme une pincée de la cendre avec laquelle l'Eglise marque les fidèles au moment où se terminent nos saturnales! Et il s'en revint tout triste en répétant

ces inattaquables paroles de l'*Imitation* : « Où sont ces docteurs et ces maîtres que vous avez connus si célèbres par leur science? D'autres remplissent aujourd'hui leurs places, et je ne sais même s'ils pensent à eux; pendant leur vie, ils semblaient être quelque chose, et maintenant on n'en parle plus!...» Aussi, lorsqu'il rencontre aujourd'hui des gens qui, ayant en perspective d'être *panégyrisés* par M. Dubois d'Amiens, ou autres... se gonflent la poitrine, mesurent leurs intonations, vous éternuent au visage, il les prend en pitié et les arrange en lui-même selon que le comporte l'agrégation d'un peu de mérite à beaucoup de suffisance.

De retour au Mont, une idée fixe s'empara de lui, celle d'écrire l'incident terrible qu'il venait de subir, ce qui suspendit encore la marche déjà si lente de l'œuvre principale. Gérard de Nerval, par une autre coïncidence, préparait le tableau de son troisième orage pathologique pour la *Revue de Paris;* description qui, au dire de Louis Ulbach, était admirable de style et de logique.

Notre confrère publia, en guise de prologue, sa lettre à Froissac sur la souffrance nerveuse; puis, celle à Cerise, intitulée : *Supplicium neuricum.* Cela fait, il reprit son sillon et le poursuivit à l'aide d'un jeune soldat de la garnison, nommé Blattlin, ancien secrétaire de Léo Lespès.

Malheureusement les névroses sont de terribles créancières, car elles font payer les arrérages avec une exigence cruelle, en mettant en ligne de compte les moments de répit qu'elle accorde au patient. On a dit que l'amour était un grand *recommenceur*; les névroses sont de grandes *récidivistes*. Aussi, vers la fin de 1856, une métastase diathésique se produisit sur la rétine, ayant pour symptôme dominant la photophobie la plus intense qui se soit jamais rencontrée! Dès lors, il fut initié à des douleurs si extrêmes, que le désespoir l'emporta, durant quelques instants, sur sa force de résistance; il y eut un *tolle* général dans son organisation, comme dans son âme, et il fut sur le point de céder au spectre qui venait d'emporter l'ange littéraire dont nous parlions tout-à-l'heure.

Dans cette situation, une pensée l'écrasait : l'impossibilité de terminer son livre. Alors, il lui vint à l'esprit de prier l'un de ses confrères d'Avranches de se charger de cette tâche; idée folle, idée absurde, car nul autre que lui n'était capable d'y parvenir! Après cinq semaines passées dans les plus épaisses ténèbres, il commença à sentir diminuer ses angoisses, et à ne plus désespérer de revoir la lumière. Il balbutia ce terrible épisode — de telles choses ne peuvent s'accuser au complet — dans des

pages qui parurent à l'adresse du docteur Desmarres (1).

Vers le mois de février, il se remit au travail en faisant appel, tantôt à l'un des sous-officiers du détachement, tantôt à sa bonne, à l'un des employés de la prison, enfin, à toutes les personnes qui lui tombaient sous la coupe, car le dévoué et intelligent Blattlin avait suivi son régiment à Rodez. Prenant dans ses cartons une partie des notes qui y étaient contenues, il se les faisait lire une à une, et classer à mesure, selon le rang qu'elles devaient occuper sur le chantier; il les modifiait, il en reconstruisait la phraséologie, les soumettait un grand nombre de fois à la filière de son jugement; enfin, il les faisait passer par la bouche de sa femme, si capable d'en interpréter le sens et la prosodie.

Par cette méthode, inouïe dans le domaine des lettres, la besogne n'allait pas vite; d'autant plus que sa faculté d'attention, il est utile de le répéter, ne pouvait s'y livrer que dans des limites extrêmement restreintes (2).

(1) *Union médicale* des 9 et 16 février 1858.

(2) Cette sorte d'*aiguillette*, relative à la faculté d'attention, constitue un état morbide assez rare, et, par cela même, *fort peu connu*. M. le Dr Ollier s'en occupe en ce moment dans un Mémoire qui sera présenté à la Société médico-psychologique de Paris.

En vérité, quelle n'était pas son affliction lorsque, sentant sa tête confuse et brouillée, il était contraint de dire à ses auxiliaires : « Je ne puis plus aller, il faut que nous cessions. » Remettant le tout au lendemain, il retombait dans ce *far niente* qui martyrisait tout à la fois ses yeux et sa pensée. S'il eût été dans une tout autre existence, s'il eût pu, par le déplacement et les distractions dérivatives de l'esprit, remplir ses longues journées, il aurait raisonnablement, hygiéniquement renoncé à cette œuvre colossale pour lui. Mais, rivé sur un rocher, sans relations sympathiques, en face de douleurs et d'injustices sans nombre, l'œuvre dont il s'agit devait être fatalement continuée.

Cependant, sa rétine, devenue moins irritable, lui permit de travailler un peu par lui-même ; mais, une lutte violente qu'il fut obligé de soutenir contre le Commandant de place, vint apporter un nouvel obstacle à sa marche. Un mot d'explication à ce sujet.

Il était chargé, par commission du Ministre de la guerre, du service de santé militaire, ce qui le mettait en rapport direct avec cet officier, esprit étroit, vaniteux, entêté, d'un caractère déloyal autant que despotique. Ce dernier n'était pas son supérieur; mais comme il y avait entre eux des rapports de service, Dumont voulut bien être traité en sous-

ordre, et le laisser s'imaginer qu'il était *son seigneur*. Un beau jour, ce centurion se prit à vouloir le priver d'un droit qui intéressait les doubles fonctions qu'il avait à remplir en sa qualité de médecin de la prison et de médecin de la caserne. Il le pria, avec les formes les plus soumises et au nom du simple bon sens, de revenir sur sa détermination. N'ayant pu en venir à bout, il fit appel à l'autorité supérieure, qui lui donna raison : *inde iræ!*... Les choses allèrent à un tel point que, par devoir professionnel, et après un grand déploiement de patience, il rompit en visière avec cet homme implacable, détesté de ses subordonnés qui tous étaient contre lui dans cette affaire. Le peu de force dont le docteur pouvait disposer dut être entièrement employée à cette lutte sur le terrain de la légalité, lutte qui dura jusqu'au 2 janvier 1858, car à cette date le général Borel de Bretisel vint faire l'enquête qui avait été très-énergiquement sollicitée dans un mémoire. Cette procédure eut pour résultat la mise à la retraite du commandant, et le docteur fut débarrassé à tout jamais de ces misères supplétives qu'il endurait depuis plus d'une année.

De nouveau, il rouvrit ses cartons, son casier de correspondance, ses tablettes quotidiennes, et chaque jour quelques pages, ou seulement quelques lignes, venaient s'ajouter au manuscrit. Il s'était arrangé

avec le custode de la paroisse — petit garçon de douze ans — pour lui donner des leçons de grammaire et le mettre à même plus tard d'utiliser sa plume. Lorsqu'il fut à peu près capable de l'aider, il lui fit entreprendre la mise au net de la minute. Quand arriva le mois d'octobre, il en était aux deux tiers de l'œuvre, il forma un volume du tout et l'envoya à Paris chez l'un de ses dévoués, Emile Larivière, afin qu'il lui en donnât son sentiment (1). Celui-ci ne tarda pas à lui marquer l'impression qu'il en avait reçu et en des termes bien propres à fortifier son courage. De ses mains, le drame passa successivement à celles de MM. Philippe d'Homme, Alexis Godin, Rostan, etc. Voici un extrait de la lettre que ce dernier lui écrivit :

« Je viens de lire, mon cher Dumont, la dernière » ligne de l'ouvrage que vous m'avez envoyé. Je » ne l'ai reçu que le 8 mars et nous sommes au- » jourd'hui le 28. Je m'y suis mis de tout cœur, » tout autre occupation cessante, avec toutes les

(1) Cet homme de lettres vient de publier, à la Librairie centrale, un nouveau recueil de poésie : *Les Eglantines.* La presse s'en occupe avec beaucoup d'éloges, et le docteur Dumont est profondément peiné de ne pouvoir trouver en lui quelques purs rayons du soleil intellectuel pour jeter sa part de lumière sur les fleurs dont se compose ce volume.

» forces de mon attention et toutes celles de l'in-
» térêt que je vous porte depuis plus de trente ans.
» Hélas! j'ai été profondément triste depuis le pre-
» mier mot jusqu'au dernier; et cela sans répit ni
» trêve...

» Pauvre ami, vous avez été malheureux toute
» votre vie, et cela d'autant plus que votre malheur
» *n'était pas compris.*

» Rien n'est pénible comme le spectacle d'une
» personne accablée par la douleur physique et
» morale, sans cesse poursuivie par l'infortune;
» surtout lorsqu'il s'agit de quelqu'un que nous
» aimons. Voilà ce que j'ai éprouvé pendant vingt
» jours. Il a fallu bien vous aimer pour soutenir
» cette désolante lecture, avec la pensée que les
» maux qui y sont retracés *ne sont que trop réels.*

» Lorsque le chagrin a pu laisser quelques ins-
» tants à la réflexion, j'ai été frappé de l'étendue
» de votre instruction. Vos citations attestent les
» lectures les plus nombreuses et les plus variées;
» elles donnent à votre ouvrage quelque ressem-
» blance avec les *Essais*. Elles démentent, comme
» vous le dites, votre impuissance, et je me demande
» comment vous avez pu faire pour vous tenir au
» courant des sciences médicales et de la littérature
» moderne (1). Il me semble prodigieux, si ce n'est

(1) Il a été répondu, dans le premier livre du *Testament* et

» impossible, que dans votre état de souffrance,
» dans votre lutte incessante contre le sort, dans
» votre éloignement de la capitale, vous ayez pu
» enrichir votre mémoire de tant d'érudition.

» Faites mes compliments à madame Dumont
» sur son beau caractère, sur son énergie, qui
» ne s'est jamais démentie, sur son intelligence
» hors ligne. Je vous félicite de l'avoir eue pour
» reconfort et compensation.

» Adieu, etc. » Signé : ROSTAN.

» Paris, 28 mars 1860. »

Les paroles de ce professeur illustre, et si profondément regretté, ne sont-elles pas comme la pierre angulaire des vérités autobiographiques qui constituent le drame du docteur Dumont? Qui oserait, d'après un tel témoignage, jeter un soupçon de défiance sur cette œuvre *prolem sine matre*, selon l'expression de quelques plumes des plus autorisées?

Pendant que circulait le manuscrit, son auteur en poursuivait la continuation avec tout l'acharnement possible; mais l'année suivante, automne 1859,

ailleurs, à cette objection, comme à celle qui va suivre. La présente publication, nous n'en doutons pas, ne laissera rien à désirer sous ce rapport.

une recrudescence de l'hypéresthésie oculaire l'interrompit encore. Alors le patient se sentit désolé !... et, comme les anciens voyageurs de Téma, qui avaient eu honte d'*espérer*... il s'affaissa sous le poids de sa destinée. Reprenant courage pour échapper au supplice que lui imposait l'activité spirituelle, il fit demander qu'on lui envoyât un pupitre semblable à celui dont se servait Amable Tastu. On lui répondit que cet appareil offrait de bien faibles ressources, car ce que la pauvre Muse écrivait, étant presque indéchiffrable, il fallait qu'on s'en rapportât à un élève de l'Ecole des Chartes. Sur cette déclaration, il imagina un instrument qu'il fit exécuter au serrurier du château et avec lequel il put occuper une partie de ses heures nocturnes, les plus effroyables de toutes.

Dans le détachement militaire qui défendait la Maison centrale à cette époque, se trouvait M. le capitaine Person, un savant et un lettré orné d'esprit, qui eut autant de propension à se porter vers le docteur, que le docteur en éprouvait à se porter vers lui. Une grande intimité ne tarda pas à s'établir entre eux; l'officier revit les deux copies qu'avait faites le petit custode, et les continua. Au printemps, une épidémie d'angine couenneuse vint fondre sur les enfants de la *ville*, ce qui valut à notre pauvre auteur, pendant plusieurs mois, des

fatigues et des déboires sans nombre. Le docteur Houssard, président de la Société médicale d'Avranches, signala ce cruel épisode dans son compte-rendu de l'année; si bien qu'il fit écho dans la séance solennelle de l'Association générale.

Son excitation visuelle, qui s'était un peu amendée, s'exaspérant de nouveau, lui fit jeter le manche *après la cognée,* et, ne sachant plus que devenir, il s'élança vers Paris en emportant une deuxième copie de son drame; plus avancée, tout natuellement, que ne l'était la première. Il la remit à Amédée Latour, en le suppliant, à mains jointes, de vouloir bien la lire, ce qui s'appelle *lire*, afin qu'il eût son jugement en dernier ressort. Le 3 octobre, au soir, en rentrant à son domicile, il reçut de la part de son ami, les lignes qu'il a fait comme graver depuis, en face du frontispice de l'œuvre accomplie. Ce courrier le remplit de joie, et le lendemain, il courut vers Châtillon. Là, deux questions furent soulevées; l'une par lui, l'autre par Latour. La sienne était qu'il n'arriverait jamais au *tomber du rideau*, c'est-à-dire à terminaison; ce qui lui avait fait prendre pour devise sur son cachet de correspondance ces mots de saint Luc : *Hic homo cæpit ædificare et non potuit consummare.* Latour soutenait au contraire que, tôt ou tard, il y arriverait, mais que le plus difficile serait de trouver un moyen de

publication. Il fut arrêté qu'on déposerait le manuscrit au secrétariat de l'Académie, en demandant qu'il fût examiné par une commission : c'est ce qui eut lieu le 16 octobre. Ainsi, il semblait démontré que deux causes entraveraient désormais la réalisation de tant d'efforts.

Trente années auparavant, Alphonse Rabbe s'était empoisonné pour n'avoir pu mener à fin son roman de la *Sœur grise*. Dumont, remonté par ce souvenir, reprit courage; attendu qu'il est des natures pour lesquelles la vue du désespoir chez autrui, ranime toutes les puissances.

Le changement de milieu, le mouvement, les distractions de l'esprit, d'affectueux rapports, tout cela lui fut encore extrêmement favorable; car le cerveau se dégageant, l'appareil visuel se dégagea à son tour. Au bout d'un mois, il reprit la route du Mont-Saint-Michel, bien différent de ce qu'il avait été à son départ de ce lieu, avec l'espérance de ne plus affliger sa dévouée femme par le spectacle de ses angoisses.

Il en était alors à son neuvième Livre; il y travaillait tant bien que mal, mais enfin il y travaillait.

« Mon *Testament* s'avance, écrivait-il au capi-
» taine Person, comme un wagon qui n'aurait pour
» moteur que les bras d'un employé de la gare. Ah !

» puissé-je terminer cette épopée de douleur, *ante* » *efflatam animam.* »

Tout-à-coup, un rhumatisme lombaire vint paralyser ses facultés locomotrices. Soumis à toutes les excitations de l'activité mentale, il lui fallut supporter l'inaction et la douleur corporelles; contraste qui, eu égard à son mode physiologique, le replongeait dans un océan d'amertume. Car, cher lecteur, sachez qu'aucune tête n'est moins apte que la sienne à soutenir l'isolement; il lui faut *une constante communication avec le monde extérieur*, ou bien *qu'elle soit en état d'écouler le trop plein de son contenu; soit par la plume, soit par la parole, soit en conversant avec les livres*. Sans ces déversoirs de la pensée humaine, le cerveau FRÉMIT ET SE COMBUSTIONNE ! A ce moment donc, l'un des bons et gracieux confrères que Dumont avait revu à Paris, et qui s'était trouvé physiquement arrêté par un motif semblable, lui adressait cette fiche d'intérêt; mais, lui, il disposait à volonté de son mécanisme spirituel. Ecoutons-le :

« Je vous plains, mon cher exilé, d'être cloué sur » le lit de douleur, et cela, d'autant plus sincère- » ment, qu'il y a quelques mois j'étais dans le même » état et pour la même cause. Je ne sais pourtant » si je dois m'en plaindre, car cela m'a permis de » faire un peu connaissance avec beaucoup de

» choses dont j'entendais parler depuis longtemps
» et que je regrettais de ne pouvoir étudier par
» moi-même. Je me suis plongé dans les élucubra-
» tions de la nouvelle philosophie imaginée par
» Auguste Comte; j'ai trouvé dans cette étude des
» distractions qui m'ont conduit tout doucement
» jusqu'à l'époque de la guérison. Je n'ai pas la
» prétention de vous donner des conseils; vous
» avez en vous-même plus de ressources ou, au
» moins, autant que personne, pour mettre une
» sourdine à vos souffrances. Je vous dis simple-
» ment ce que j'ai fait et comment je me suis trouvé
» du remède que j'ai employé.

» Paris, 23 janvier 1861. »

Ces lignes sont de M. Moreau (de Tours).

Hélas! c'est la fatalité de ceux qui se trouvent en dehors des cadres de la nosographie que de passer par l'aunage des maladies communes; c'est pourquoi, l'*exilé* dont il s'agit a eu pour but suprême d'introduire une mesure approximative touchant les cas réservés de la clinique. Les souffrances de l'ordre matériel ont la leur, parce qu'elles possèdent mille moyens de se révéler au regard, de se faire accepter par induction; tandis que celles du nervosisme sont en général sans appréciation et sans défense! Elles sont à la science, comme aux

gens du monde, ce que sont les pauvres honteux à la bureaucratie de l'assistance publique.

En 1861, le serviable officier n'était plus là, et les jours du *prisonnier* avaient repris toute leur rudesse; cependant une circonstance de famille vint les modifier. Sa nièce sortait de l'établissement où elle avait été élevée par l'intervention du Ministre des affaires étrangères; mais qu'allait devenir cette jeune personne, sans appui, sans boussole, n'ayant pour toute fortune que l'honneur attaché à la mémoire de son père! Cette condition n'étant pas de nature à l'assurer contre les piéges de sa route intracée, madame Dumont eut aussitôt la généreuse pensée de l'adopter pour fille, et vers la mi-avril, elle débarqua au Mont-Saint-Michel. Dès lors, le cœur de notre confrère eut un nouvel étai; son esprit une nouvelle compagne, et le *Testament médical* put être parachevé l'année suivante.

II

C'est le 10 octobre 1862, que, dégagé du poids immense dont sa tête était accablée, notre ami put entonner dans son cœur le *Te Deum* de la victoire, car il venait de réaliser un labeur qui tant de fois lui avait paru impossible, et qui même avait été

déclaré tel par l'un de nos plus savants praticiens : « Ne pas savoir renoncer à cette œuvre, est une fai- » blesse très-grande, écrivait ce dernier ; mais c'est » la faiblesse qui répand, plus que la force, quelque » charme sur la vie. » Le travail dont il est question n'a répandu sur son auteur que de bien rares éclairs de félicité ; il le poussait sans cesse comme une épée dans les reins, et l'a tenu en haleine jusqu'au jour où il a entrevu la transformation de son projet insensé, en un projet raisonnable.

Si, comme le veulent Buffon et Helvétius, la patience est *du génie*, le TESTAMENT MÉDICAL pourrait être placé, à bon droit, sur la ligne des monuments bibliographiques les plus en évidence. Mais, non, ce n'est point ici une œuvre magistrale, c'est une œuvre de persévérance et de profonde intégrité, qui fait mentir cette maxime de Larochefoucault, en ce qu'elle a de trop absolu : *Nos actions sont comme les bouts-rimés que chacun rapporte à ce qu'il lui plaît ;* c'est une œuvre qui renferme la vivisection spéculative d'un être, malade dans ses organes, et parfaitement sain dans tout ce qui est du ressort de l'intelligence ; une œuvre, enfin, sans précédent dans le domaine de l'expansivité pathologique. Par malheur, elle a contre elle de ne pouvoir satisfaire en même temps et le *Roi* et la *Ligue*, car elle ne porte l'empreinte d'aucune coterie, d'aucune passion doctrinale... Revenons à notre sujet.

Des deux problèmes agités à Châtillon, il en était donc un de résolu; restait le second; à savoir, l'incarnation typographique.

Tous ceux qui avaient lu le drame en avaient fait un éloge très-accentué; l'Académie impériale de Médecine lui avait apposé le sceau scientifique, à la suite du rapport de Bally, et les journaux l'avaient révélé au public : tout cela n'était point de nature à calmer le désir de publicité qui possédait l'écrivain. En conséquence, celui-ci imagina une multitude de projets qui, successivement, furent regardés par Latour comme impraticables, et toutes ses anxiétés se ravivèrent. Mais il vint à se rappeler que Mme Louise Colet avait la puissance, *quelquefois*, de procurer un libraire à de pauvres auteurs inédits; et il rêvait à cette femme!... il vint à se rappeler que M. de Genoude avait fait imprimer à ses frais le premier volume des *Méditations;* que Lachambaudie, à force de persévérance et d'efforts héroïques, était parvenu à publier ses *Fables.* Ces réminiscences le remontèrent, et du sommet de son rocher, dans sa prison, à cent lieues de distance de Paris, il continua ses investigations du bout de la plume, avec la foi d'un homme que soulève une mission surnaturelle.

Ah! c'est bien injustement que M. Victor Borie

a déposé dans le journal *le Siècle* (1) cet étrange paradoxe : « Quant aux génies méconnus qui n'ont » ni l'argent nécessaire pour éditer leurs chefs-» d'œuvre, ni la confiance d'un éditeur, *je n'y crois* » *guère*..., pas plus qu'aux talents étouffés par la » jalousie. Celui qui a quelque chose dans la tête » ou dans le cœur, saura toujours se faire connaître » et prendre d'assaut sa place au soleil, *si on ne la* » *lui donne.* »

Nous opposerons, à cette étonnante affirmation, quelques vers empruntés à Emile Larivière :

Tel, en ce monde le génie,
Qui s'éteint dans l'obscurité,
A l'aide d'une main amie,
Il eut eu la célébrité.
Mais, seul, il tombe et s'étiole...
Pauvre fleur, brûlée au soleil :
Le corps souffre et l'esprit s'affole
Et l'on s'endort du grand sommeil !

(*L'Arc et la Lyre.*)

Un coryza qui, quatre mois durant, avait soumis notre patient à une nouvelle torture, fut la cause efficiente de la réalisation de ses vues. Toujours enclin à faire profiter la science de ses propres douleurs, il fit paraître deux feuilletons sur ce sujet, adressés à M. le docteur Demarquay.

(1) N° du 4 janvier 1863.

Théophile Bordeu, ayant eu une affection phlegmoneuse de l'extrémité des doigts, demandait à tout venant un remède contre le panaris; notre névrosé demanda par la voie de la presse un spécifique contre la phlogose abrutissante qu'il venait d'expérimenter. Dans ce travail, qui eut quelque retentissement, il y était fait l'éloge de l'hydrothérapie, ce qui lui valut la fraternelle invitation d'aller tenter de ce moyen dans l'établissement de Bellevue, alors dirigé par son savant propriétaire, M. le docteur Bourguignon. Cette offre lui était arrivée de biais et sous des formes si délicates, qu'il l'accepta avec une profonde gratitude. D'un autre côté, le président Houssard le prévenait que, ne pouvant assister à la séance solennelle de l'Association générale, il désirait lui conférer ses pouvoirs, afin que les Sociétés du département de la Manche y fussent représentées.

Le moment venu, il se munit d'un congé ministériel, traverse les grèves et arrive à Paris plein d'espérance. La première porte à laquelle il frappe est celle d'Amédée Latour; mais l'infatigable pionnier est écrasé sous une avalanche de comptes-rendus, de mémoires, de courriers, qui arrivent de tous les points de la France et même de l'étranger. Il n'était pas humainement possible de retirer de lui aucune démarche, aucune combi-

naison, et l'affaire dut être remise à plus tard, au grand regret du postulant. Hélas! c'est ainsi que l'homme, maîtrisé par une idée, utile ou malfaisante, passe par-dessus tout ce qui n'est pas *elle* ..

Le docteur Dumont, installé à Bellevue, chercha dans cette atmosphère délicieuse à calmer son impatience et à suspendre ses importunités. Le bon accueil qu'il rencontra chez tous, la relation qu'il établit, d'une part, avec miss Cortenay, appréciée comme philologue chez quelques savants, et recherchée dans les salons comme virtuose; de l'autre, avec Jules de Prémaray, l'une de nos victimes névropathiques les plus fécondes et les plus à plaindre, constituèrent un puissant dérivatif à ses habitudes mentales. N'omettons pas de signaler encore l'intérêt que lui témoigna M. Béni-Barde, médecin-adjoint de la Maison. A part ces éléments moraux, il faut tenir compte de l'action du traitement physique; traitement qui fut suivi avec ponctualité, et donna lieu au malade de faire quelques remarques dont il ne serait point opportun de parler ici; disons seulement qu'elles se trouvent justifiées aujourd'hui dans la nouvelle édition du *Traité du froid* — par notre vieil ami, M. le docteur La Corbière — non moins que par ce que vient de publier M. Leroy-Dupré, successeur médiat et fort digne du généreux Bourguignon.

III

Il s'agissait de la suppression de la Maison centrale du Mont-Saint-Michel, et Mme Dumont, tourmentée de ce bruit, pressait son mari de revenir. Cependant, celui-ci n'avait encore trouvé aucune solution touchant l'édition de son livre ; ce n'est qu'à la dernière heure qu'il imagina, en désespoir de cause, de former une commission officieuse qui voudrait bien l'aider à résoudre le problème tant cherché. Cette idée, ayant été admise par Latour, il alla chez une dizaine de personnes, qu'il savait lui être dévouées, et toutes accueillirent sa proposition avec un vif empressement. Ce furent MM.

Dr Blatin ✻, ancien membre de la Commission permanente du Congrès de 1845, vice-président de la Société protectrice des animaux.

Dr Bourguignon ✻, directeur de l'Etablissement hydrothérapique de Bellevue, lauréat de l'Institut, continuateur de l'ouvrage de Sandras sur les maladies nerveuses, etc.

Dr Cabanellas ✻, ancien secrétaire-général de la Société des médecins du département de la Seine, ancien président de la Société médicale de l'Elysée, etc.

Dr CERISE ☼, membre de l'Académie impériale de médecine de Paris, de celle de Turin, etc.

DAVENNE, C. ☼, directeur honoraire de l'Assistance publique, membre de l'Académie impériale de médecine du Conseil supérieur d'hygiène.

Dr FOISSAC ☼, membre de la Société météorologique de France, ancien président de la Société médicale du 1er arrondissement.

Me GODIN, avocat près la Cour impériale de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes, liquidateur de la nouvelle Compagnie des Indes-Orientales et de la Chine.

Dr LATOUR (Amédée) ☼, rédacteur en chef du journal *l'Union médicale*, secrétaire-général de l'Association des Médecins de France.

Dr MOREAU (de Tours) ☼, médecin de l'hospice de la Salpétrière, etc.

Auxquels vint s'adjoindre bientôt le

Baron LARREY, C. ☼, chirurgien de l'Empereur, membre de l'Académie impériale de Médecine, et du Conseil de santé des armées.

Cette affaire faite, Dumont s'en retourna plein de la douce espérance que ces Messieurs se réuniraient prochainement dans les bureaux de l'*Union médicale*, que l'administration de ce journal avait eu l'obligeance de mettre à leur disposition. Comme il n'avait pas eu le temps de s'entendre avec eux

sur les voies et moyens à suivre, aucun acte ne pouvait résulter de ces adhésions individuelles. Une fois éloigné, ses démarches et l'excellent accueil qu'elles avaient rencontré se trouvaient sans résultat pratique, car chacun se disait tout naturellement : « A quoi donc me suis-je engagé ? » Le temps s'écoulait, et aucune réunion n'avait lieu; ce qui conduisit l'intéressé à écrire l'adresse suivante, sous la date du 18 janvier 64 :

« Messieurs,

» Lorsque je vous ai demandé de m'aider de votre amitié, de vos lumières et de votre influence, à publier mon *Testament médical*, vous y avez consenti avec une spontanéité et dans des termes qui ont augmenté la légitime fierté de ma vie. Je tiens vos adhésions écrites comme autant de brevets d'honneur ajoutés à ceux, étendus et officiels, que j'ai déjà reçus de l'Académie impériale de Médecine et de l'Académie des Sciences de Lyon. Vous avez répondu à mon appel noblement, généreusement; c'est-à-dire, sans souci et sans calcul des charges qui pourraient s'ensuivre. Plus de deux mois se sont écoulés depuis ce moment; or, les réflexions qui m'ont été transmises, et celles que j'ai dû faire moi-même, sur les limites du rôle que vous m'avez fait la grâce d'accepter, m'obligent à préciser ce

que j'attends de votre concours, et à repousser quelques objections touchant le caractère de mon ouvrage.

» Ce que je sollicite de vous, Messieurs, ce n'est ni une avance d'argent, ni une responsabilité commerciale, ni des démarches capables de froisser votre susceptibilité ou d'intervertir le courant de vos affaires. Je ne veux, de votre part, qu'une protection morale s'exprimant par une adresse collective au Corps médical, aux sociétés savantes, à quelques ministres, — peut-être? et aux journaux. Dans ces différents actes, auxquels il n'y aurait qu'à changer la suscription, vous vous appuieriez sur le jugement qu'ont rendu de mon travail l'Académie de Médecine de Paris, le 23 juillet 1861, et celle de Lyon, le 3 novembre dernier; ce qui mettrait grandement à couvert l'opinion que vous manifesteriez. Voilà ce à quoi, dans mon intention première, j'ai souhaité de vous engager, et que je formule, aujourd'hui, sans aucune réserve ni arrière-pensée.

» Maintenant, Messieurs, permettez-moi de répondre à une observation qui m'est arrivée d'un homme que je considère comme l'une de mes principales autorités. Je vais le faire avec conviction, sans prétendre me dépouiller tout-à-fait de ce sentiment de paternité intellectuelle qui égare

tous les esprits, et le mien, sans doute, plus qu'aucun autre.

» On me dit : « A notre époque, les *mémoires* ne réussissent pas comme autrefois : témoins nos célébrités qui ne parviennent que difficilement à faire lire leur odyssée. » Pourquoi? parce qu'on les aborde plus aisément, qu'on les connaît déjà par les chroniques, les feuilletons et les revues; élément d'insuccès qui ne me regarde point! D'où il découle, qu'il y aurait folie — à moi, inconnu de la foule — à donner ma pauvre histoire, si cette histoire n'avait d'autre but que de raconter mes infirmités personnelles. Mon livre n'est pas *que cela*, c'est autre chose en plus : c'est le *Jérôme Paturot* des professions libérales, le *Gil-Blas* de la médecine, si vous voulez, mais le Gil-Blas honnête, timide, délicat, scrupuleux, ne frayant qu'avec des gens intègres qui ne sont point masqués par le pseudonyme.

» Mon œuvre, Messieurs, a donc une portée tout autre que celle des mémoires individuels qui encombrent la littérature contemporaine; puisque, d'une part, elle est une observation complète de pathologie; de l'autre, un *réflecteur* de l'existence de l'homme intellectuel et *malade*, aux prises avec les besoins de la matière. On le voit là faisant appel, pour se soutenir dans la lutte, à tout ce qu'il

y a de sublime dans le cercle de la pensée humaine; on le voit se cramponnant sans cesse à la conscience et à l'amour; enfin, concevant le projet de retirer de ses douleurs complexes un profit pour ceux qui languissent dans les mêmes voies... « C'est une communion sympathique, selon Eugène Süe, que la fraternité d'infortune. » *Courage et patience, patience et amour,* telle est la devise que développe, que prêche, que *carnifie*, si j'ose dire, l'espèce d'épopée que je vous présente. Reportez-vous-en à l'épigraphe du frontispice : Ego, *est apud me omnipatientes.*

» Oui, Messieurs, tous ceux qui gémissent sans fin comme sans mesure, sont mes consanguins, mes amis, mes collègues : telle est ma franc-maçonnerie et mon quakerisme; car, encore une fois, je me suis fait le *défenseur* des souffrances occultes et putatives; en sollicitant le regard du médecin, à pénétrer dans les profondeurs de l'organisme; le regard du législateur, à soulever le toit des déshérités de la science... Ainsi se trouvent justifiés les détails domestiques qu'une censure bienveillante, du reste, a cru devoir improuver, faute d'avoir songé que ces détails sont autant d'images qui gravent dans le cœur et expliquent à l'esprit la condition du patient. Ce sont, précisément, ces quotidiennes misères du foyer, comme l'a avancé l'un

de mes honorables rapporteurs, M. Théodore Perrin, qui donnent de l'unité au récit, et font sentir, en l'expliquant, la position critique qui se déroule aux yeux du lecteur.

» Souffrez que j'ajoute, Messieurs, que ceci n'est pas un nouveau livre, mais *un livre nouveau*, car il est un code de pitié, de solidarité confraternelle; et, qu'à ce double titre, vous devez le signaler à l'Association générale, vous devez le patronner près de ceux qui distribuent des encouragements à la science, à la morale et aux lettres. Je vous en supplie, faites-le; et mes ménechmes d'aujourd'hui, comme ceux que recèle l'avenir, vous en sauront gré.

» A ce propos, dois-je vous laisser croire que je ne plaide absolument que pour autrui? Eh bien, non! je me montrerai poitrine découverte, et je vous dirai : « Je plaide aussi pour moi; je cherche, ce que fit Cumberland, à retirer de mes révélations, résultat de mes derniers efforts, de quoi ajouter au pain insuffisant de mes jours crépusculaires... »

» M'avez-vous compris? Suis-je, Messieurs, un philanthrope hypocrite, un pharisien de la grande Ecole? Répondez sur la foi de votre âme... Considérez, en outre, que si la publication de mon *Testament* me rapporte quelques deniers, ce sera *cela*

de moins que j'aurai à retirer de nos caisses de mutualité sur lesquelles j'ai des droits.

» Je termine en plaçant sous vos yeux ce que me marquait l'un de vous, il y a déjà trois ans (1) :

« Je renouvelle ici mon profond regret : 1° que » mon voyage en Algérie ait coïncidé avec celui de » mon ami à Paris; 2° que mon voyage ait rendu » stérile, pour mon esprit, la présence du manuscrit » qu'il m'avait confié. Je comprends tout l'intérêt » qu'il doit inspirer aux âmes capables d'assister » aux drames intérieurs d'une autre âme qui se » heurte à la lutte sans jamais se durcir. J'ai un » instant déploré combien ces âmes sont rares; mais » il suffit qu'il y en ait pour que la contagion les » propage et les fasse nombreuses.

» Allons, courage! que la force d'achever témoi- » gne d'une veine meilleure ou de répits plus longs. » De notre côté, nous, les amis, à la fois de l'au- » teur et de sa pensée, nous ferons de la propa- » gande; nous enseignerons aux esprits ce que c'est » que la désolation morale dans la souffrance phy- » sique, et ce qu'il est donné à certains hommes de » sensation douloureuse, d'atroces douleurs, *qui* » *n'ont pas pour appui l'apparence morbide*, ni » pour conséquence la mort! Cet état est sans nom,

(1) Cerise, 6 janvier 1861.

» indescriptible pour celui qui y échappe. Il est
» *peine* du *dam* et *peine* du *sens;* c'est-à-dire *enfer*
» pour celui qui ne peut s'y soustraire. Eh bien!
» que les privilégiés du système nerveux ne l'igno-
» rent pas pour le bien qu'ils peuvent faire, et que
» Dumont, analyste et victime, le leur enseigne.
» Courage!... »

« Ce courage, je l'ai eu, Messieurs, puisque j'ai parachevé la rédaction de mon drame en dépit de toutes les difficultés graphiques qui me faisaient obstacle. Durant quatorze ans, l'idée d'amener à terme ce travail de mes aspirations, m'a poursuivi avec une fixité sans pareille... Et, maintenant, une autre idée me tourmente, celle de voir ce travail prendre vie au souffle de la presse... Aidez-moi!.. »

Aussitôt après l'envoi de cette circulaire, Dumont quitta le Mont-Saint-Michel pour habiter Rennes, où l'appelait une décision ministérielle; ce qui le remplit de joie : « Les douze années que vous avez subies sur le rocher, lui disait l'inspecteur Cavel, équivalent à *six années de bagne!* »

C'est que celui qui commettait cette hyperbole savait tout ce que le névrosé avait souffert.

La Commission s'assembla le 4 février, l'honorable M. Davenne en fut nommé président, Amédée Latour secrétaire. Il fut arrêté : qu'on ouvrirait une souscription dans le Corps médical; on détermina

les bases sur lesquelles elle reposerait, on en calcula les frais et le produit. Il ressortit de ce compte que, si l'opération réussissait pleinement, l'auteur en recueillerait une somme ronde de 2,000 f. Mais, par quel intermédiaire les adhésions seraient-elles reçues? qui en tiendrait la comptabilité comme la correspondance? La solution de ce problème eût été sans doute difficile sans le dévoûment de M. Malteste, l'un des imprimeurs les plus habiles et les plus considérés de Paris, qui avait été appelé pour donner son avis sur l'exécution et les dépenses typographiques.

Dans la seconde séance, le Secrétaire donna lecture du prospectus. Cette pièce, vivement approuvée, fut signée par tous les membres, et la presque totalité des journaux de la profession la publièrent.

Disons, par incidence, que ces feuilles faisaient connaître, en même temps, l'acceptation d'un legs de 40,000 fr. fait à l'Académie française par un médecin qu'avait très-aisément enrichi.... *la prothèse dentaire,* et qui n'a pas cru devoir jeter quelques deniers dans la caisse de l'assistance mutuelle. Il aura fait sourire au palais Mazarin, tandis qu'il aurait pu se faire bénir par la majorité de ses confrères. C'est là une simple remarque, car nous n'avons ni le droit, ni le vouloir d'incriminer les dispositions suprêmes de qui que ce soit.

Mais le docteur Toirac n'est pas le seul, parmi ses riches confrères, qui ait commis pareille inadvertance, tels sont : Chomel, Marx, Civiale, Lisfranc, Jobert de Lamballe, Reymonet, etc. A propos de ce dernier, M. Caffe, dans le journal qu'il rédige, avec autant de talent que d'indépendance, a écrit : « Reymonet, célibataire, laisse à ses héritiers une fortune de deux millions deux cent mille francs. Il a commis la faute impardonnable, — faute justiciable de la science et de la pratique médicale, condamnée surtout par la ville de Marseille, — de n'avoir pas disposé, dans son testament, d'une obole en faveur des pauvres de l'Hôtel-Dieu, qui furent la cause de sa réputation et de sa fortune. »

La souscription se présenta avec beaucoup d'entrain; les noms qu'on y lisait appartenaient, presque tous, à l'élite de la médecine : il y en avait même de très-illustres dans les sciences, les arts et les lettres. Y figuraient, en outre, l'Administration de quelques bibliothèques publiques, comme celles de la ville de Lyon et de l'Ecole de médecine de Rennes (1); la Rédaction de plusieurs journaux,

(1) Le *Testament* a été placé depuis, par ordre supérieur, dans les bibliothèques du ministère de l'Instruction publique, de l'Intérieur, de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il l'a été aussi dans celles de la Faculté de médecine de Paris, de Montpellier, de l'Académie impériale de médecine, etc.

tels que la *Gazette médicale italienne*, l'*Union de la Gironde*, et le personnel des internes attachés à la Maison impériale de Charenton.

Ce début était magnifique! et M. Malteste se hâta de mettre sous presse. Néanmoins — cela devait être — le mouvement se ralentit; alors, Amédée Latour, par une longue et noble lettre adressée à l'auteur dans l'UNION du 2 juillet, l'activa d'une manière surprenante. Rappelons que le docteur Venot s'empressa de chanter, de sa voix si poétique, ce nouvel élan de confraternité. Quant au pauvre Dumont, il en était fier et profondément heureux; jamais son âme n'avait été plus émue, plus pénétrée de gratitude, qu'elle ne le fut en cette circonstance qui assurait la réalisation définitive de son œuvre. En effet, la souscription ne tarda pas à être remplie; et alors, celui qui en était l'objet, en retira de profondes considérations au point de vue de la constance des relations et des élans altruistes. Plusieurs amis, sur lesquels il était en droit de compter, firent défection; d'autres, sur lesquels il ne comptait point, se faisaient remarquer par des chiffres qui en multipliaient le produit.

Parmi les absents, il en est quelques-uns, cependant, dont la fidélité ne faillit pas, et, ils se trouvèrent en dehors de la liste, ce fut la faute des personnes chargées de les inscrire; par exemple,

M. Baranton, du barreau d'Avranches. Nous signalons ici cet avocat plein de talent et d'une probité antique, parce qu'il a donné à l'ancien médecin du Mont-Saint-Michel, pendant dix années, des témoignages de l'amitié la plus réelle.

Le volume parut au commencement de novembre, et on peut dire que jamais entreprise de ce genre ne fut effectuée avec plus de loyauté et de promptitude. Elle dépassa, en tous points, les engagements du prospectus : il n'avait été promis, au maximum, que cinq cents pages et il y en eut au-delà de six cents; le papier se trouva d'une qualité bien supérieure à celle dont la Commission avait fait choix; enfin, M. Malteste avait mis tous ses soins à la besogne qui le concernait; et l'auteur, la plus scrupuleuse exactitude dans la retouche des épreuves, dont la circulation avait été autorisée par la bienveillance de l'Administration générale des postes. Néanmoins, des erreurs typographiques se sont glissées çà et là dans le texte, ce qui est inévitable et se rencontre dans les éditions les mieux faites.

IV

Après dix-sept ans environ, d'un travail accompli dans les conditions que nous avons dépeintes, si imparfaitement du reste, et malgré les obstacles matériels que l'on vient de constater, le drame du docteur Dumont fut définitivement acquis à la littérature médicale. Mais qu'allait en dire le public? Ah! lorsqu'un écrivain sans fortune et sans nom, voit son premier-né emporté vers cette mer houleuse, aujourd'hui si profonde, qui se nomme l'*océan de la notoriété*, que de bouffées défaillantes ne lui arrivent-elles pas! car il songe, aussitôt, à cette multitude de livres qui disparaissent dans le gouffre sans qu'un seul remous les ramène jamais à la surface... C'est ce sentiment anxieux que ressentit notre confrère lorsqu'il eut corrigé sa dernière épreuve. Comme l'a dit Abd-el-Kader, « qui compose, s'expose (1). »

Cependant son œuvre était étayée du succès que lui avait valu le Comité de publication, — et qui fut complété par la vente immédiate de tous les exem-

(1) Abd-el-Kader, *littérateur et philosophe*, Etude, par le Dr F. Monin, l'auteur du *Bréviaire du Médecin*, etc., Lyon, 1869.

plaires non souscrits (1), — elle l'était par des rapports académiques, et déjà par quelques organes de la presse. Oui, durant le cours même de l'impression, cinq copies manuscrites, répandues en plusieurs villes, avaient donné lieu à des articles anticipés. Ce fut d'abord l'*Avranchin*, du 31 janvier, par la plume savante de M. Le Héricher, à propos du départ de l'auteur pour la Bretagne; le *Journal de Médecine* de Lyon, dans lequel l'esprit et le cœur de Munaret se montrèrent, ce qu'ils sont toujours, pleins de verve et de chaleur; la *Gazette du Midi* et l'*Union médicale de la Provence*. Vinrent ensuite le *Siècle*, l'*Utilité* de Bruxelles, la *Revue du monde colonial*, etc. Dans cette dernière, l'appréciation du *Testament* fut faite par M. Jules de Lamarque avec tout le talent qui caractérise ce généreux publiciste.

Dès l'apparition de l'ouvrage, l'UNION MÉDICALE en fit l'objet d'un feuilleton, signé de M. Maximin Legrand. La seule observation que contienne ce travail — qu'avaient déjà faite Me Godin, l'un des membres de la Commission, et le Dr Bally — porte sur le titre; observation qui ne tarda pas à être reproduite dans d'autres comptes-rendus, et à la-

(1) Le libraire Adrien Delahaye, *place de l'Ecole-de-Médecine*, se rendit acquéreur du restant de l'édition, et c'est là seulement qu'on peut en trouver encore un très-petit nombre.

quelle notre confrère a opposé, dans sa correspondance privée, des raisons péremptoires. On disait que l'inscription du livre aurait dû être choisie parmi celles-ci : *Histoire de ma vie, confidences, confessions, mémoires.* « Non, répondait l'auteur, car la première a été prise par Christine de Suède, George Sand et autres; la seconde, par Lamartine; la troisième, par saint Augustin, Agrippa d'Aubigny, Jean-Jacques Rousseau; la quatrième, par Commines, le cardinal de Retz, Saint-Simon, Beaumarchais, et, depuis 89, par une multitude de gens qui ont fait leur roman bien plus que leur histoire, tandis que le titre que j'ai adopté ne se trouve dans aucun catalogue. »

Du reste, ce titre avait été justifié à l'avance par Munaret; il le fut ensuite par le vénérable docteur Fallot, par Théodore Perrin, Bossu et Rozelly de Lorgues.

Après l'article que nous venons d'indiquer, il en parut successivement d'autres dans des feuilles très-mélangées. En voici les principales : dans l'ordre politique, *Ille-et-Vilaine* (A. Piton du Gault), le *Journal de Rennes* (Vert, rédacteur en chef), l'*Espérance du peuple* (Padioleau), l'*Epoque* (Camille Guinhut), le *Journal des Débats*, la *Revue du mouvement catholique* (L. de Laincel), le *Salut public de Lyon*, etc.

Parmi les publications purement littéraires, nous citerons : dans le *Journal pour Toutes*, la délicieuse cantatille de Mme Anaïs Ségalas; dans l'*Illustration*, une excellente page de Marcel Coussot; dans l'*Echo des Provinces*, une vigoureuse défense d'Emile Larivière.

La périodicité médicale et scientifique — sans contredit la plus importante — ne fut pas en arrière. Elle se manifesta, d'une façon aussi distinguée qu'honorable, dans le *Journal de médecine de Bordeaux* (Jeannel), l'*Union médicale de la Gironde*, de M. le docteur Méran, dans la *Gazette médicale de Lyon*, la *Revue médico-chirurgicale*, de Martin-Lauzer, l'*Abeille*, le *Montpellier médical*, par la docte et élégante plume de Pécholier, dans le *Journal des Connaissances médicales*, de Caffe, l'*Année scientifique*, de Louis Figuier, lequel dit en terminant : « Cet ouvrage est l'une des plus curieuses autobiographies qui aient été publiées. »

La presse étrangère, également, parla de l'œuvre du docteur Dumont : en Espagne, l'*El siglo Medico;* en Italie, l'*Imparziale*, de Florence, que soutenait, à un rang élevé, le talent et l'activité généreuse de feu Galligo, son fondateur (1); en Belgique, le *Jour-*

(1) Cette feuille est continuée, avec non moins de succès, par M. le docteur Prospero Sonsino.

nal de la Société des Sciences médicales et naturelles, qui renferme une brillante étude par M. le docteur Van den Corput.

Arrêtons-nous dans cet exposé, qu'il nous serait facile de prolonger davantage, car nous n'avons pas moins de quarante journaux sous les yeux dans lesquels il est question du *Testament médical*. Les uns, ne renferment que des éloges; les autres — et ce sont ceux-là qui ont fait le plus de plaisir à l'auteur — ont mêlé à leur appréciation des réprimandes faites avec autant de dignité que de mesure. Cependant, il en est trois de valeur bien différente, qui ont diffamé le livre! Quels sont donc les écrivains qui ont accompli cette action mauvaise? Ce sont des médecins, mais *ce ne sont pas des confrères!*

Le premier, est un homme remarquable par sa vaste érudition et l'étendue de sa pensée; il est l'épouvantail de la littérature médicale, car il joue parmi elle le rôle des Janin et des Gustave Planche.

Le second, est une sorte d'*illuminé*, qui se fait un dieu du paradoxe, dont la plume, armée de becs, répudie systématiquement toutes les traditions du passé, et cherche à détruire, au nom *de la Liberté*, ce magnifique réseau d'association qui est l'une des plus belles et des plus respectables choses de l'époque présente.

Quant au troisième, médiocre journaliste d'outre-

France — qui devrait être plus scrupuleusement surveillé par son éminent chef — il n'a feuilleté les pages du docteur Dumont que pour en retirer des remarques assez pauvres de logique, formulées qu'elles sont plutôt sous l'influence du siroco que sous l'action des brises parfumées de la mer algérienne.

Peut-être le drame a-t-il eu d'autres aristarques que nous ignorons; mais, quels qu'ils soient, ils ne sauraient dépasser, chacun dans leur constitution d'écrivain, ces types remarquables en fait de science, de démagogie et d'infériorité littéraire.

Pour ce trio discordant, reproduisons ici quelques notes de la partition qu'il a incriminée; notes interjectives, qui vibrent, comme des coups de tam-tam, dans le récitatif du troisième acte :

« CELUI QUI N'AURAIT PAS UN PEU PITIÉ DE L'HOMME QU'IL VERRAIT SE TRAINER, AINSI QUE JE L'AI FAIT, DANS LE CHAMP DU LABOUR, AURAIT UN CŒUR INCOMPLET... QU'ON ME LE PARDONNE, JE PLAINDRAIS SES AMIS, SA FEMME, SES ENFANTS, ET JUSQU'A SON CHIEN! »

Puisse, parmi ces exécutants, pour ne pas dire ces *exécuteurs*, s'en rencontrer un qui, à l'exemple de Nicolas Rolle, mérite un jour l'honorable surnom de *critique aux remords*.

V

La Société médico-psychologique de Paris, cette ruche de penseurs avait fait à Dumont la faveur de le recevoir dans son sein dès l'année précédente ; c'est-à-dire en 1863. Plus tard, d'autres Compagnies voulurent bien également se l'adjoindre. Telles sont :

Les Académies royales de Belgique et de Florence ; la première, à la suite du rapport magistral de l'un de ses anciens présidents, le commandeur Fallot ; la seconde, à la suite du rapport non moins chaleureux du Dr Galligo ;

L'Académie des Sciences de Marseille, sur l'avis unanime d'une Commission composée de l'illustre Clot-Bey, de l'abbé Gras, et du doyen actuel de la Faculté des Sciences, M. Morren ;

La Société académique de la Loire-Inférieure, siégeant à Nantes, entraînée par un rapide et éloquent compte-rendu de M. le docteur Petit ;

La Société impériale de médecine de Lyon s'en rapporta, sur ce sujet, à ce qu'avait fait entendre, dans une autre enceinte, la parole aussi élégante que profonde de M. Théodore Perrin ;

Enfin, la Société impériale de médecine de Constantinople.

A ces témoignages, sans réplique, il faut ajouter ici celui qu'a donné l'Académie royale de Madrid ; nous voulons parler du rapport de M. Nieto Serrano, lu au nom de la section de philosophie médicale, sous la présidence de San Gregorio. Ce travail, de haute analyse — que l'on dit être un modèle de style — ne contient pas moins de douze colonnes d'impression, et conclut, de la manière la plus flatteuse, à ce que l'auteur du *Testament médical* soit porté sur la liste des correspondants étrangers.

Qu'il nous soit permis de faire remarquer que ces différentes expressions d'honneur, ne sont point ce qu'on appelle un *succès d'estime*, obtenu par quelque bonne volonté sous roche. Sur les six rapporteurs qui se sont succédés, Dumont — à commencer par Bally — n'en avait jamais vu un seul, il était complétement inconnu d'eux; donc il n'a été jugé *que sur son œuvre.*

Il est deux autres corporations en France, d'un ordre tout différent, qui ont aussi rendu hommage à notre confrère :

La Société consacrée à la légitime et morale protection des animaux, dans sa séance solennelle, tenue, le 4 juin 1865, à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

M. Genty de Bussy, qui avait eu pour mission de signaler les ouvrages littéraires susceptibles de développer les sentiments zoophiliques, termine, en ces termes, la partie de son discours, en ce qui concerne l'odyssée pathologique :

« Sur tout ce qui tient à la science médicale dans
» ce travail de longue haleine, et qu'on assure être
» si remarquable, il ne nous appartient nullement
» d'exprimer une opinion, mais au point de vue de
» la protection des animaux, le livre contient un
» si grand nombre d'observations curieuses, de
» conseils habiles, et d'élans de cœur; il provoque
» une si sincère et si tendre compassion pour tous
» les genres de souffrances, que nous n'hésitons
» pas, Messieurs, à vous proposer d'accorder à
» l'auteur une médaille de vermeil. »

Quelques semaines après, le Président de la Société des Gens de Lettres adressait au docteur Dumont, la pièce suivante, émanant du Comité d'administration :

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

COMITÉ D'ADMINISTRATION.

Paris, 20 juin 1865.

Monsieur,

Je suis chargé par le Comité de vous rendre mille grâces pour l'envoi de votre beau livre. Notre illustre ami, et Président honoraire, Léon Gozlan, nous l'avait remis dès longtemps; mais le désir que plusieurs membres ont eu de le lire, a retardé ma réponse : je ne l'ai eu que ces derniers jours.

Je suis heureux de vous avouer, Monsieur le Docteur, que l'opinion unanime — à laquelle je joins mon humble avis — est que rarement ouvrage plus intéressant fut livré à la publicité. L'intérêt, on peut le dire, y va presqu'à l'angoisse, et nos romans semblent bien pâles auprès de ces navrantes réalités.

Veuillez recevoir, je vous prie, les remerciements du Comité, et me croire, personnellement, votre très-sincère admirateur.

PAUL FÉVAL, *président.*

Ce morceau est plus qu'une lettre, c'est... *un diplôme.*

VI

D'après tout ce que nous venons d'exposer, il ressort que notre confrère recueillit bien au-delà de ses espérances; pourtant, son bonheur le plus vif, comme le plus durable, ne se trouva point dans les choses dont il a été parlé, seulement il en naquit. « Combien d'hommes nous deviennent *amis* par leur livres, » selon Etienne Catalan; or, la publicité fit converger sur le pauvre Dumont : d'une part des éloges privés, de nature à exciter seulement l'amour-propre; de l'autre, des actions de grâces, qui répandaient dans son cœur une félicité indicible.

Au Mont-Saint-Michel, le médecin des prisonniers avait fait apprentissage dans l'art de remonter les âmes déchues. A Rennes, son livre lui valut de poursuivre sa mission envers des patients d'une valeur morale devant être considérée comme très-supérieure. Disséminés dans les régions les plus diverses, ils écrivaient pour remercier, se plaindre, demander conseil et implorer assistance. A quelle classe sociale appartenaient-ils? A celle des pionniers de la pensée; c'étaient des professeurs de l'Université, des étudiants, des avocats, des ecclésiastiques, des médecins, des littérateurs, des

savants et des artistes : tous, renversés ; quelques-uns par des peines de fortune, par des tribulations domestiques, le plus grand nombre par le travail violent dont ils accablaient leur tête… « Cerveaux débiles et sans résistance, » diront les FORTS. Ne leur répondons point, car… ce serait les blesser !

Voici, à peu près, ce que notre ami marquait, il y a deux ans, à l'un de ses anciens camarades de Grenelle, M. le docteur Fouques, et qui se trouve en concordance avec nos assertions :

« Les plaintes qui m'arrivent, les cris de miséricorde qui me sont jetés de la part de pauvres malades martyrisés comme moi, occupent depuis quelque temps, mes jours et mes rêves. Oh ! qu'il est satisfaisant, quand on a tenu une plume, d'avoir la conscience que cette plume n'a porté le trouble dans le sein de personne, n'a démoralisé personne, et qu'elle a fait un peu de bien ! Si j'avais composé la *Guerre des Dieux*, ou l'une de ces choses sérieuses, mais détériorantes, qui attirent fatalement les esprits, je me sentirais, à cette heure, fort malheureux, en dépit même de la réputation acquise et de l'argent reçu.

» Mon œuvre est sans action sur les masses ; elle n'est recherchée avec empressement que par les victimes incomprises de la santé et du travail pour lesquelles je l'ai écrite ; en cela, se résument tous les dédommagements que j'ambitionne. »

Disons que si Werther a fait des *suicidés*, le *Testament médical* fait des *résignés*...

Maintenant, quelle est la conduite que tenait, et ne cesse de tenir, le docteur Dumont envers les malheureux qui recourent à lui? Hélas! une seule, parce qu'étant *pauvre* (1), il doit exclusivement s'en rapporter aux consolations spéculatives. Pour les libres penseurs, il prend dans la philosophie de Zénon, de Senèque ou d'Horace, tous les cordiaux, tous les dictames de la raison humaine, et recouvre leurs plaies, selon la poétique expression d'Anaïs Ségalas, avec des *bandelettes pailletées*... Pour ceux qui accusent, ou seulement laissent échapper quelques étincelles de christianisme, sa tâche devient, tout à la fois, plus facile et plus fructueuse. Aux catholiques, il recommande l'œuvre de Mojon (*Utilité de la douleur physique et*

(1) Parlons ici du jeune comte de Brownlew, mort dernièrement de phthisie à Madère, pour pouvoir enregistrer l'un de ses meilleurs actes. Grand de cœur, possesseur d'un riche patrimoine, il recherchait dans les classes distinguées les personnes atteintes de la même affection que la sienne, se trouvant aux prises avec le besoin; puis il les invitait, sous les formes les plus délicates, à l'accompagner dans ses voyages de santé. Chaque année, il en emmenait ainsi de trente à quarante. Certes, voilà un genre d'altruisme assez rare parmi les malades que n'a pas délaissés la fortune.

morale), celle du P. Lambillotte, fondée sur les angoisses personnelles que le savant auteur subit dans ses infirmités; aux protestants, les *Expériences pastorales* de Kündig et les *Lettres* de Gonthier. Les uns comme les autres il les fortifie avec le baume — si souverain pour tant d'âmes — qui a suinté de l'arbre de la Croix... Enfin, il illumine la vie des hommes sincèrement pieux, sans distinction de nuances; en même temps qu'il stigmatise les faux dévots et les faux prêtres.

Il n'y a pas quinze jours, que ce thérapeutiste de nouvelle formation rencontra, chez M. le pasteur Vermeil, le fils d'un ancien officier supérieur de l'armée anglaise qui, depuis trente-cinq ans, est atteint de surdi-cécité. Il a eu une instruction très-avancée, il a de l'esprit, et possède une résignation qui ne faillit jamais! Seulement il n'a pas de névrose *ganglionnaire!*... Notre ami lui fit demander, par l'attouchement des mains, comment il était parvenu à acquérir une aussi parfaite placidité. Montrant le ciel avec enthousiasme, il s'écria : « Par une force *qui s'accomplit dans ma faiblesse !* »

Nous soutiendrons, avec une conviction profonde, que le médecin — n'importe ses opinions et ses doctrines — doit, déontologiquement, respecter la croyance *en cette force*, qu'aucune autre ne saurait remplacer. Quand il la nie en présence du

malade, quand il s'applique à la détruire — de par *la science* — dans ses discours ou dans ses livres, c'est qu'il ne réfléchit pas; car s'il réfléchissait, il en éprouverait, aussitôt, un violent repentir, et ne chercherait plus à substituer ses négations délétères aux affirmations éternelles de la foi en Dieu.

Si on ouvre le *Testament* au chapitre VIII du neuvième Livre, on trouvera quelques lignes sur une pauvre vieille nommée *Aubierge Castellan*, dont M. Philippe d'Homme a écrit: « Cette femme m'inspire plus que de l'estime; je la considère comme une alliance incarnée de l'héroïsme et de la ferveur chrétienne. » Oui, c'était une nature d'élite; c'était, par le côté intellectuel, une sorte de George Sand non éclose, car elle savait à peine lire; par celui du cœur, elle était de la lignée de ces saintes et admirables servantes que l'Institut signale de loin en loin à la vénération publique (1), et comme à la domestique de Pope, Aubierge Castellan aurait mérité que son maître lui fît élever un tombeau !...

Or, cette femme alla, en 1851, se faire enlever

(1) Sara Bauzen et Louise Scheppler, ces pieuses domestiques d'Oberlin, fondèrent, en 1768, la première salle d'asile; Jeanne Jugan, de nos jours, à créé, à elle seule, l'institution des *Petites-Sœurs des Pauvres*.

une tumeur cancéreuse dans l'un des grands hôpitaux de Paris. Quand la terrible manœuvre fut terminée, elle dit au chirurgien : « Je vous rends mille grâces, Monsieur... je prierai le bon Dieu pour vous ! » L'opérateur riposta : « En vérité, cela me fera une belle jambe ! »

Cette réflexion — à part le mauvais goût qui la caractérise — n'est-elle pas une insulte au malheur et une leçon d'inhumanité donnée aux nombreux élèves qui l'entendirent ? En effet, que pouvait de plus la patiente... Ah ! la prière ! pourquoi la supprimer dans les âmes ? en leur enlevant les éléments mystérieux qui les étaient dans la douleur, dans la misère ou contre l'injustice.

Pourquoi la science actuelle — nous nous le demandons avec tristesse — n'est-elle plus cette déesse consolante d'autrefois, croyant en Dieu et s'inclinant avec respect lorsque son nom était prononcé ? Du moins, c'est ainsi que se comportaient ses disciples : Galilée, Descartes, Pascal, Newton, Linné, Euler, Franklin, Stahl, Haller, Faraday, tous ces pères-conscrits du progrès, dont l'héritage nous a fait *ce que nous sommes*. Ils admettaient des inconnues primordiales qui, SANS PRÉJUDICE POUR LEURS INVESTIGATIONS, établissaient les principes du droit et ceux de la conscience.

« Les religions croulent, dit Ernest Renan, parce

qu'aucune force n'a réussi à étouffer la raison. Malheur, aussi, à la raison le jour où elle étoufferait *la religion*... »

Enlever aux hommes tout frein surnaturel, tout espoir moralisateur, seul viatique de leur existence — au fond si amère — est-ce là, ô science contemporaine, un rôle bien digne de toi ! Tu te fais tout à tous, puisque tu descends des hauteurs sacrées et invisibles pour te manifester à la foule. Qu'en reviendra-t-il au bonheur du monde ?

Quod est demonstrandum...

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nervosisme s'irradiera sous toutes ses formes, et que le *Testament médical* du docteur Dumont ne sera pas un vain livre, ainsi que l'ont annoncé des voix on ne peut mieux autorisées.

P. RÉVON.

TABLE.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

DE LA LIBRAIRIE E. LACHAUD, ÉDITEUR A PARIS

AMIGUES (Jules).

Jean de l'Aiguille, roman historique..............

La Politique d'un honnête homme......................

BERTHET (Elie).

La Directrice des postes..........................

Les Crimes inconnus...................................

BILLAUDEL (Ernest).

Un Coquin de province : Le Marchand de Biens........

BOURGET (L.).

Le Bilan National. — Projet de réforme radicale des finances de l'Empire.................................

DUCHER (Charles).

Les Réformes fiscales; l'Impôt sur les boissons, sa transformation et sa réduction.........................

FONTANE (Marius).

Voyage pittoresque à travers l'Isthme de Suez........ 10

FORT.

En avant! en avant!...................................

FREY (Jules).

Méthode pour prolonger la vie.........................

Comment on peut guérir la goutte....................

A toutes les Femmes pour être toujours belles..........

HECKIS (Léon).

Les Drames de la Politique: La Conciergerie, Bicêtre, La Ricamarie...................................

ISOARD.

Guide du Contribuable.................................

JOLIET (Ch.)

La Vie Parisienne ....

L'Envers d'une Campagne ....

LEROY.

Pouvoir personnel et Souveraineté nationale...........

LONDUN (Eugène).

Les Nouveaux Jacobins...............................

POLI (Vicomte de).

Les Hommes à bonnes fortunes.......................

PONSON DU TERRAIL.

Les Orphelins de la Saint-Barthélemy................

Amaury le Vengeur...................................

ROULLIET (Antony).

La Palestine au point de vue international............

RENNES, IMPRIMERIE A. LEROY FILS.